

valent dans celui de sa demi-sœur. Bien que miss Halcombe ne laissât pas échapper la moindre allusion qui ne révélât une modification quelconque dans les sentiments affectueux dont elle m'honorait, son regard pénétrant me poursuivait avec une assiduité de fraîche date. Quelquefois, ce regard exprimait une colère contenue ; quelquefois, une crainte dissimulée ; quelquefois, rien qui ressemblât à l'une ou à l'autre ; — rien en somme, dont je pusse me rendre compte. Une semaine s'écoula, nous laissant tous trois dans une position de gêne secrète les uns vis-à-vis des autres. Ma position, aggravée par la conscience que j'avais trop tard, de m'être oublié, d'avoir été misérablement faible, me devenait intolérable. Je sentais l'impérieuse nécessité de secouer cette espèce d'oppression sous laquelle je vivais, — mais comment agir pour le mieux ? et que dire pour entrer en matière ? Là était la question qui au premier abord, me semblait insoluble.

De cette situation affaîsée, humiliée, ce fut miss Halcombe qui me tira ; ses lèvres me dirent la vérité, la vérité amère, indispensable, imprévue, sa bonté cordiale en atténua pour moi le rude choc ; son bon sens courageux tira le parti qu'il fallait d'un événement qui pouvait avoir les plus terribles conséquences, à Limeridge-House pour moi et pour d'autres.

IX

C'était un jeudi, presque à la fin du troisième mois que je venais de passer dans le Cumberland.

Le matin, quand je descendis à l'heure accoutumée pour le déjeuner miss Halcombe, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, n'occupait pas à table sa place accoutumée.

Miss Fairlie était sur la pelouse. Elle me salua mais sans revenir au château. Ni mes lèvres ni les siennes n'avaient ar-

ticulé un mot qui dût élever une barrière entre nous, — pourtant un même sentiment d'embarras inavoué nous rendait pénible de nous retrouver face à face. Elle attendit sur la pelouse, et j'attendis dans la salle à manger que mistress Vesey, ou miss Halcombe fussent arrivées. Seulement quinze jours plus tôt, avec qu'elle hâte j'eusse couru auprès d'elle ! comme nos mains se fussent jointes, et comme une libre causerie eût naturellement suivi cette cordiale étreinte !...

Quelques minutes plus tard entra miss Halcombe. Elle avait l'air préoccupée, et s'excusa de son retard avec une évidente distraction.

— J'ai été retenue, me dit-elle, pour une petite affaire de ménage que M. Fairlie a voulu traiter avec moi.

Miss Fairlie arriva du jardin ; nous échangeâmes les compliments d'usage. Plus glacée que jamais, sa main tomba dans la mienne. Elle ne me regardait pas ; elle était fort pâle. Mistress Vesey elle-même en fit la remarque, quand elle entra dans la salle un moment après.

— Ce doit être quelque changement de temps dit la vieille dame. L'hiver nous arrive... Ah ! chère-petite, l'hiver sera bientôt venu !...

L'hiver était déjà dans le cœur de Laura, comme dans le mien !

Notre repas du matin, — si bien rempli naguère de joyeux débats sur les plans de la journée, fut bref, contraint, silencieux. Miss Fairlie semblait accablée par les longues lacunes de la conversation, et son regard suppliait sa sœur de les combler comme autre fois miss Halcombe après une ou deux hésitations, et se reprenant presque à chaque mot, ce qui ne lui était guère naturel, se décida enfin à parler.

— Laura, dit-elle, j'ai vu votre oncle ce matin. C'est à ce qu'il pense, la Chambre Rouge qu'il faut disposer. Il m'a, d'ailleurs confirmé ce que je vous disais... C'est bien lundi, et non pas mardi qu'il faut être prête...

Pendant cette petite allocution miss Fairlie tenait les yeux baissés vers la table ; ses doigts frémissants erraient parmi les miettes de pain éparses sur son assiette ; la pâleur de ses joues gagnait ses lèvres, qui, elles aussi, frémissaient visiblement. Je n'étais point seul à m'apercevoir de tout ceci. Miss Halcombe le voyait comme moi. Bientôt elle donna le signal de quitter la table.

Mistress Vesey et miss Fairlie sortirent ensemble. Pendant un instant, le bon regard de ses grands yeux bleus adorés s'arrêta sur moi, triste et comme chargé du pressentiment de la séparation prochaine, inévitable, éternelle. Mon cœur lui répondit par une angoisse poignante, une angoisse qui m'annonçait que j'allais la perdre, et que, perdu, je l'aimerais d'un amour plus vif encore.

Quand la porte se fut refermée sur elle, je m'acheminai vers le jardin. Près de la grande porte vitrée ouvrant sur les pelouses, miss Halcombe était debout, sa capeline à la main, son châle sur le bras, et, avec une attention profonde me regardait.

— Avez-vous quelques minutes à me donner ! dit-elle, avant de vous retirer chez vous pour travailler.

— Certes, miss Halcombe... Mon temps est toujours à votre disposition.

— Je voudrais, monsieur Hartright, vous dire un mot en particulier : prenez votre chapeau et accompagnez-moi au jardin. Il n'est pas probable qu'à cette heure matinale nous y soyons dérangés...

Au moment où nous descendions sur la pelouse, un des jardiniers en sous-ordre, — un tout jeune homme, — passa près de nous, une lettre à la main, se dirigeant vers le château. Miss Halcombe l'arrêta.

— Cette lettre est-elle pour moi ? demanda-t-elle.

— Non, miss, on m'a chargée de la remettre à miss Fairlie, répondit le jeune

messenger, lui tendant néanmoins la lettre dont il était porteur.

Miss Halcombe la prit et regarda l'adresse.

— Singulière écriture ! se dit-elle. Quel peut être ce correspondant de Laura ? Qui vous a remis ceci ! continua-t-elle, s'adressant au jardinier.

Ma foi, miss, dit le petit bonhomme, c'est une femme qui m'en a chargé.

— Quelle espèce de femme ?

— Une femme "ancienne..." et joliment cassée.

— Oh !... une vieille femme ? Est-ce quelle est de votre connaissance ?

— Je ne peux pas pouvoir dire que je l'eusse jamais vue,

— Par où s'en est-elle allée ?

— Par là, répondit le jeune jardinier, se tournant résolument du côté du midi, et, par un geste trop compréhensif, désignant toute les provinces du sud de l'Angleterre.

— Voilà qui est curieux, dit miss Halcombe. Ce doit être quelque missive de mendicante. Allez, ajouta-t-elle en rendant la lettre au petit messenger, portez au château et remettez à quelque domestique !... A présent ! monsieur Hartright, si vous le voulez bien, prenons de ce côté !...

Elle me fit traverser les pelouses par le même sentier que nous avions suivi le lendemain de mon arrivée à Limeridge. Arrivés au petit pavillon d'été, où Laura Fairlie et moi nous nous étions vus pour la première fois, elle s'arrêta et rompit le silence qu'elle avait obstinément gardé pendant que nous marchions côte à côte.

— Ce que j'ai à vous dire peut se dire ici.

A ces mots elle monta dans le pavillon, prit pour elle une des chaises placées à l'intérieur, près de la table ronde, et me fit signe de m'asseoir sur l'autre. Déjà, lorsqu'elle m'adressait la parole dans la salle à manger, j'avais pressenti